



Alain Vircondelet

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PETIT PRINCE



Flammarion

Extrait de la publication

Alain Vircondelet

LA VÉRITABLE HISTOIRE DU PETIT PRINCE



Du *Petit Prince*, l'on sait qu'il aura été l'un des plus grands succès de l'édition mondiale. Livre traduit dans toutes les langues et les dialectes de la « terre des hommes », livre fétiche, livre culte.

Mais connaît-on l'histoire de sa création en 1942 ?

New York, terre d'exil d'Antoine de Saint-Exupéry. Il traîne sa mélancolie dans Manhattan, se disperse en amours de passage tout en exaltant sa passion pour son épouse, Consuelo. Héros sans emploi, il veut repartir au front, engager sa « chair dans l'aventure ». Pressé par une frange de la petite société d'émigrés français de prendre parti, il refuse les polémiques et les querelles idéologiques. La rédaction du *Petit Prince* est vécue comme une résurrection. Elle lui rendra la fraîcheur des sources, sa liberté, son chemin d'étoiles.

S'appuyant sur des documents inédits provenant des archives privées de Consuelo de Saint-Exupéry et de nombreux témoignages, Alain Vircondelet raconte ici le temps de cette histoire où s'entremêlent l'amour, la guerre, la féerie de l'enfance, la solitude et le désespoir.

Alain Vircondelet, universitaire et écrivain, est aussi le biographe de plusieurs grandes figures de la littérature et de l'art : Duras, Rimbaud, Sagan, Balthus. Auteur de nombreux ouvrages, traduits dans le monde entier, consacrés à Antoine et Consuelo de Saint-Exupéry, il est considéré aujourd'hui comme un de leurs biographes les plus attentifs.

Prix France : 18 €
ISBN : 978-2-0812-0901-5



9 782081 209015
www.editions.flammarion.com

Flammarion

Extrait de la publication

Croquis du Petit Prince
par Consuelo de Saint-Exupéry
© Succession Consuelo
de Saint-Exupéry



La véritable histoire du Petit Prince

Alain Vircondelet

**La véritable histoire
du Petit Prince**

Flammarion

© Flammarion, 2008.
ISBN :9782081293137

**Pour Aurélien, le dernier-né,
notre Petit Prince**

AVANT-PROPOS

Quand en 1992, Jean-Claude Perrier, le jeune directeur de la collection *Écrivains/Écrivains* chez Julliard, me demanda de revisiter un grand auteur classique de mon choix, savais-je alors que Saint-Exupéry deviendrait pour moi un sujet de prédilection, un écrivain fétiche, inépuisable ?

Savais-je encore à quel point il me serait donné d'explorer sa vie et son œuvre et de quelles grâces, c'est bien le mot, je serais en retour comblé ?

L'histoire commença donc en 1992. Mais c'est déjà bien en amont qu'elle a commencé, quand, jeune étudiant féru de littérature contemporaine, ami très tôt de Marguerite Duras, je fréquentais pêle-mêle Blanchot et Jabès, Mandiargues et Cassou, les féministes de la revue *Sorcières*, Butor et Leiris. Quand, dans les pétillantes années 70, il était de bon ton de renier Saint-Exupéry, sa philosophie de bazar, son « ânerie verbeuse, crétinisme sous cockpit qui prend des

allures de sagesse », selon les mots cruels de Jean-François Revel...

Pour les besoins de la commande, je me mis à relire tout Saint-Exupéry. Chacun de ses livres me paraissait répondre aux grandes questions de cette fin de siècle, chacun innocent, je veux dire comme lavé de tous les tics du siècle, et tous me donnaient ce que je demande à la littérature : des forces, des émotions, des éblouissements, disons encore le mot, des grâces. Avec Saint-Exupéry, je prenais le large, il n'y avait rien de contradictoire avec l'écrivain que je plaçais alors au plus haut, Duras, rien qui ne puisse même être paradoxal ou incompatible. J'y voyais les mêmes combats, les mêmes puits de lumière, les mêmes violences, les mêmes enjeux.

Le livre parut. Il reçut un bon accueil. Mais ce n'est pas tout, l'histoire ne faisait que commencer...

Des lecteurs m'écrivirent. Parmi eux, une femme me demanda de la rencontrer. Il s'agissait de Nelly de Vogüé, une des protagonistes les plus influentes dans la vie et l'œuvre de Saint-Exupéry...

Rendez-vous fut pris dans un salon de thé des Invalides. Elle était déjà très âgée, mais cela ne l'empêchait pas d'être belle et très élégante. Elle me dit qu'elle lisait tout ce qui paraissait sur Saint-Exupéry, qu'elle avait beaucoup aimé mon livre, que j'avais été au plus juste de lui, c'étaient ses mots, et qu'elle était prête à m'aider dans mes recherches ultérieures si jamais je souhaitais en

entreprendre. Nous nous revîmes plusieurs fois. Peu à peu se créa une relation amicale, une complicité. Elle me parlait d'Antoine qu'elle avait beaucoup connu, conseillé, aidé. Je savais aussi qu'ils s'étaient aimés, qu'elle fut son amie de cœur, sa confidente, celle qui l'avait toujours soutenu, comblé de cadeaux. Depuis sa disparition, elle s'était beaucoup consacrée à son œuvre, avait contribué à rétablir la cohérence de *Citadelle*, soutenu l'édition critique des *Écrits de guerre*, écrit aussi sous le pseudonyme de Pierre Chevrier, chez Gallimard, la première biographie de l'écrivain...

Elle m'offrit une première édition des *Écrits de guerre*. En guise de dédicace, elle déclara que j'avais « si bien compris Saint-Exupéry que j'allais droit au cœur de ceux qui ont approché le pilote écrivain ». Elle rajouta que j'étais « son véhicule sa voie, son charroi... » Venant de celle qui, sous la plume de Pierre Chevrier, avait écrit que « bien des études analytiques sur Saint-Exupéry n'apportent guère le sentiment de sa présence », le compliment bien sûr me toucha...

Nous nous revîmes encore, elle me reçut régulièrement dans son appartement de la rue de Constantine, voisin de la place Vauban où habitait Saint-Exupéry. À chaque visite, c'était la même émotion, la même intimité.

En 1999, sachant que je préparais un album sur l'écrivain à l'occasion du centenaire de sa naissance, elle me confia des photographies de Saint-Exupéry, du temps de l'Aéropostale.

Mais l'histoire ne s'arrêta pas là. Je crois toujours qu'un biographe est comme un archéologue. Il peut piocher, gratter, fouiller et trouver de jolies pépites pendant des années, mais vient un jour, miraculeux, inaugural où surgit la Merveille, où se livre enfin le trésor. Ou bien l'or, comme vous voulez.

Et ce jour-là, jamais vraiment recherché, peut-être parce qu'il me paraissait trop inaccessible, arriva.

C'est au cours d'un dîner officiel, loin de Paris, dîner placé forcément, où étaient réunis artistes, écrivains, que je me trouvai assis près d'un homme que je ne connaissais pas. Il se présenta à moi et me demanda poliment ce à quoi je travaillais. Je lui dis que je préparais un album sur Saint-Exupéry. Il me répondit : « Quelle coïncidence ! Je suis l'avocat de l'héritier de Consuelo de Saint-Exupéry ! »

Comment ne pas croire aux hasards organisés, aux coups de dés du destin, joueur et facétieux ?

Je lui répondis à mon tour que je n'ignorais ni son nom ni la teneur de ses archives mais que je savais aussi qu'à ce jour, il n'en avait encore achevé l'inventaire. « Laissez-moi faire », me dit l'avocat.

Le lendemain, il me rappella chez moi. Il me dit avec un brin d'humour que j'avais rendez-vous avec lui le jeudi suivant à Paris.

Je m'y rendis donc. Je rencontrai enfin M. José Martinez Fructuoso, secrétaire de Consuelo de Saint-Exupéry qui en fit son légataire universel

à sa mort en 1979. Il lui revenait dès lors de perpétuer la mémoire de Consuelo et d'Antoine et de préserver tout ce que Saint-Exupéry avait pris avec lui dans son voyage new-yorkais, sa mémoire entière, sa correspondance, et ses dessins, ses manuscrits et ses brouillons, ses notes et ses croquis, ses brevets et ses scénarios de films, ses premiers essais de films et ses objets familiers, ses vêtements et ses uniformes, toute son histoire emportée avec lui dans l'exil, jusqu'aux souvenirs de l'enfance, poèmes et troussees d'écolier, boîtes de peinture et collections de pipes, toute sa vie là, dans des malles-cabines qui avaient traversé l'Atlantique et qui étaient restées intactes, patrimoine inestimable que Consuelo avait conservé pour le donner un jour à voir à tous les admirateurs de son mari.

C'est ce tout-là, ce vivier inestimable pour un chercheur qu'il m'a été et m'est encore donné de visiter en partie tant il semble inépuisable en surprises et en découvertes de toutes sortes.

De ces archives que l'épouse de M. Martinez Fructuoso classe inlassablement, s'est ainsi imposée une autre perception de Saint-Exupéry que le mythe, trop orchestré, avait figé en image pieuse. La critique moderne, la littérature contemporaine, l'Université, privées de sources, s'en étaient contenté et Saint-Exupéry, malgré l'attachement indéfectible que lui portait le grand public, fut rangé au rayon des écrivains académiques...

En premier lieu, c'est la figure forte et lumineuse de Consuelo, l'épouse oubliée par le mythe, qui surgit. L'épouse bavarde et coquette, la rose du *Petit Prince*, l'épouse mal et tant aimée à la fois, le petit volcan d'El Salvador comme on l'appelait alors à Paris, l'oiseau des îles au gazouillis intarrissable qui excédait les maîtresses d'Antoine, et qui finalement, fut la plus fidèle de toutes, celle qui comprenait le mieux son impossible mari. Figure rayonnante dont le lien est obsédant dans les archives. Et, vaste, presque illimitée, se libère la figure d'Antoine, enfin échappé de sa nuit mythique, au visage terriblement humain, à la modernité absolue, à la fois désespéré et espérant, barbare comme il le disait de lui-même et défenseur jusqu'au martyre de la civilisation de ses pères.

Un jour, je rendis visite à Marguerite Duras. C'était en 1995, peu avant sa mort. J'avais avec moi *Vol de nuit* que je posais près d'elle. Elle le vit et brutalement elle dit, mélancolique et songeuse : « Saint-Exupéry... *Vol de nuit*... Ce n'est pas tout à fait exact si je m'en souviens bien, il faudrait plutôt dire, ce serait plus juste, *Vol dans ma nuit*... » C'était toujours comme ça avec Duras : des fulgurances qui jaillissaient, comme des vérités.

C'est ainsi, dans des intuitions et des correspondances, dans les lectures et les relectures de l'œuvre publiée et dans l'émerveillement des archives inédites de la Succession Consuelo que

s'est imposée à moi une autre présence de Saint-Exupéry, oserais-je dire sa vraie présence ?

De ce travail et de la fréquentation continue de ce couple de légende, il m'est apparu que *Le Petit Prince* n'était pas seulement un conte ou une fable mais une parfaite autofiction dans laquelle tous les motifs qui ont tissé Saint-Exupéry se retrouvent, noués entre eux.

Il fallait raconter cette aventure empruntée pour une grande part aux archives inédites de Consuelo où brillent encore comme des bijoux les premières aquarelles du *Petit Prince*, pour mieux comprendre ce chef-d'œuvre et celui qui l'a écrit.

Il fallait faire ce travail au cœur de sa genèse pour qu'on mesure bien ce qu'il faut de souffrance pour faire apparaître une étoile. Et que de ce « vol dans sa nuit », comme disait Marguerite Duras, on puisse enfin atteindre au plus près de Saint-Exupéry.

UNE DRÔLE D'IDÉE !

Et pourquoi pas un conte ?

On pourrait ainsi commencer l'histoire : au Café Arnold, sur Columbus Circus, à New York, un certain jour de l'été 1942. C'est là que semble se nouer la véritable aventure du *Petit Prince*. Au cours d'un déjeuner auquel participent Saint-Exupéry, son éditeur Eugène Reynal et son épouse, Élisabeth.

Un vieux cliché photographique, datant de cette époque, le montre en leur compagnie. Saint-Exupéry est assis entre eux deux, il n'a pas l'air de s'ennuyer, au contraire, c'est une des rares photographies à New York où on le voit rire. Est-ce le début ou la fin du repas ? Il n'y a aucune assiette devant eux, un garçon apporte des verres sur un plateau. Est-ce jour-là que l'idée du *Petit Prince* s'imposa à Eugène Reynal ?

Souvent Saint-Exupéry retrouve son éditeur chez Arnold, une brasserie à la mode, la « cantine » comme on dit chez les exilés de New York, dans la petite communauté française qui a fui la guerre et passe son ennui à boire, à s'amuser, à

intriguer, à inédirer aussi. Antoine connaît bien l'inanité de cette vie, depuis des mois déjà il ne peut plus supporter les intrigues d'une diaspora trop snob ou trop intellectuelle à son goût. Il s'enfoncer chaque jour davantage dans la dépression et devient taciturne, malheureux. Et lucide. Mais il apprécie les Reynal, elle, chaleureuse et gaie, toujours attentive à satisfaire ses caprices, elle qui le sait un enfant triste prisonnier de sa détresse. Il accepte toujours leurs invitations, le dimanche surtout quand la ville est moins électrique, moins agitée, et que par son rythme soudain tranquille, elle fait étrangement penser à une ville de province. Cette photographie, oui, pourrait donner le change. Il rit, l'œil est facétieux et moqueur.

Voilà sept mois que Consuelo, sa femme, est arrivée à New York. Il l'a rappelée, presque sommée de venir, officiellement parce que l'on annonçait le dernier paquebot en partance pour l'Amérique et de mauvaises nouvelles de la guerre. Peut-être plus secrètement parce qu'il s'ennuie d'elle et s'en veut de l'avoir laissée toute seule en France. Le 6 novembre 1941, ils se sont donc retrouvés. Elle a tout laissé de sa vie à la campagne, dans le joli petit château Louis XV, une *folie* édiflée en forêt de Sénart qu'il lui avait louée avant la débâcle et l'exode, elle a tout abandonné de cette existence construite ensuite sans lui, à Oppède-le-Vieux, dans le village médiéval en ruine où s'étaient établis des amis des Beaux-Arts qu'elle avait

retrouvés par hasard à Marseille, et dont elle était devenue l'égérie. Tout quitté, et même cette liaison avec Bernard Zerhfuss, un jeune architecte follement épris d'elle et désespéré de la voir partir. Mais comment résister à l'appel d'Antoine ? « Venez, avait-il télégraphié, allez chez M. X. prendre argent pour voyage, tous vos papiers sont arrangés, notre ami Pozzo di Borgo a reçu des instructions pour vous informer¹. »

Et elle était partie, sans chercher à comprendre. Il lui avait dit aussi qu'il était absolument désespéré d'imaginer un Noël loin d'elle, et qu'il l'aimait plus que jamais. Et encore qu'elle devait être sûre de son amour...

Puis trois mois plus tard, le 2 février 1942, il y eut la parution de *Flight to Arras (Pilote de guerre)*, avec des illustrations de l'ami fidèle, Bernard Lamotte.

Au printemps, il s'était rendu au Canada pour une calamiteuse tournée de conférences qui l'immobilisa cinq semaines à Montréal à cause d'un visa périmé. Consuelo l'avait rejoint, mais le voyage ne s'était pas si bien passé. Elle avait dû subir les assauts épistolaires de l'actrice Natalie Paley et l'arrivée inopinée d'une des amies de cœur d'Antoine, la jeune et jolie journaliste Silvia Hamilton. Elle l'avait poursuivi jusqu'à Montréal, et il avait dû lui demander de repartir pour ne pas offenser sa femme... Elle-même s'en

1. Toutes les références des citations sont mentionnées p. 217 de cet ouvrage.

était excusée, arguant le fait qu'elle ignorait que « Madame votre femme », c'étaient ses mots, fût avec lui...

À cette époque, quelque chose en Saint-Exupéry germe depuis longtemps, une aspiration spirituelle qu'il veut retranscrire dans un récit vaste, d'une tonalité presque biblique, l'accomplissement de toute sa vie, le grand livre qu'il s'est promis d'écrire, non plus ses récits de pilote, ses histoires de l'Aéropostale, mais un livre universel, sacré, qui ferait la somme de toutes les religions, un livre syncrétique, nourricier pour tous, un livre qui renouerait, selon ses mots, le troupeau... Le titre n'est pas encore *Citadelle*, peu importe pour l'instant, mais il noircit des pages et des pages, des feuilles de papier pelure remplies de sa petite écriture régulière si fine, presque illisible pour ses proches, y compris Mlle Bréaux, sa fidèle secrétaire, qui lui vouera une véritable adoration mais s'arrachera les cheveux à tenter de le lire... Il jette les brouillons en boules dans sa corbeille à papiers ou bien les lance au chien de Silvia que rien n'amuse autant. L'œuvre est au noir, comme le monde l'est aussi, avec cette ombre lourde gagnant toute l'Europe, s'étendant comme une malédiction sur « la terre des hommes »...

Mais Saint-Exupéry a l'élégance aristocratique : comment dissimuler sa douleur aux autres ? Comment cacher sa peine ? À la « cantine », il prend régulièrement la pose. Il sait confusément que la tragédie est en route, que rien

Mise en page

PCA
44400 Rezé

**CET OUVRAGE
A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER
SUR ROTO-PAGE
PAR L'IMPRIMERIE FLOCH
À MAYENNE EN JANVIER 2008**

**N° d'édition : L.01ELJN000171.N001. N° d'impression : 70187
Dépôt légal : février 2008
Imprimé en France**